CD. Mahler: Symphonie n°9 (Dudamel, 2012)

Mahler: Symphonie n°9 (Dudamel, 2012)
1 cd Deutsche Grammophon



Mahler : Symphonie n°9 (Dudamel, 2012). Voici un nouveau jalon de l'intégrale Mahlérienne de **Gustavo Dudamel** qui ne dirige pas ici sa chère phalange orchestrale, l'Orquestra sinfonica Simon Bolivar de Venezuela mais le collectif américain de la Côte Ouest, le Philharmonique de Los Angeles, succédant pour se faire au prestigieux Esa Pekka Salonen.
Globalement si les instrumentistes font valoir leur rayonnante sensibilité, le chef vénézuélien peine souvent à transmettre la transe voire les vertiges intimes du massif malhérien. La baguette est encore trop timorée, en rien aussi fulgurante que celle d'un Malhérien toujours vivant, Claudio Abbado prédécesseur inégalé chez Mahler pour Deutsche Grammophon comme peut l'être aussi dans une autre mesure, Bernstein (et Kubelik).

Mahlérien en devenir, Dudamel réussit vraiment les I et IV…

D'emblée, dans le I, le sentiment d'asthénie paralysante lié aux visions sépulcrales comme si au terme d' une vie éprouvante , Mahler osait fixer sa propre mort, s'impose puis se justifie. Le balancement quasi hypnotique entre anéantissement et désir d'apaisement structure toute la démarche, à juste titre: grimaces aigres et accents sardoniques des cuivres comme enchantements nocturnes et

crépusculaires des cordes et des bois, Dudamel étire la matière sonore conme un ruban élastique jusqu'au bout de souffle (dernièr chant au hautbois puis à la flute) … Le geste sait être profond, captivant par le sentiment d'angoisse et de profond mystère ; il sait aussi être habile dans cette fragilité nerveuse, hypersensibilité active et inquiète qui innerve toute la séquence.**Le seconde mouvement hélas se dilue dans… l'anecdotique** : il perd toute unité fédératrice à force de soigner le détail et les microépisodes. S'effacent toute structure, tout élan; voici le mouvement le moins réussi de cette prise live au Walt Disney Concert Hall de Los Angeles. Les tempo trop lents, spasmes et derniers sursauts éclatent le flux formel ; ils finissent par perdre leur élan ; le délire des contrastes (nerf des cordes, claques des cuivres,…), comme la syncope et les nombreuses interruptions de climats… tout retombe étrangement. L'urgence fait défaut et l'énoncé des danses, landler et valses manque de nervosité, à tel point que la baguette semble lourde, de toute évidence en manque d'inspiration et de contrôle.**Pas facile de réussir les défis du III:** » rondo burlesque » dont la suractivité marque un point de conscience panique, de malaise comme d'instabilité maladive… Dudamel évite pourtant la déroute du II grâce au flux, au mordant qui électrisent la succession des climats très agités, d'une instabilité dépressive. La vision plus franche et claire efface la lourdeur trop manifeste dans le mouvement précédent.**Les choses vont en se bonifiant...** Apothéose de l'intime et chant crépusculaire au bord de la mort, le IV aspire toute réserve par sa cohérence et sa sincérité. C'est comme un dernier souffle qui saisit, d'autant plus irrépressible qu'il précède plusieurs épisodes aux contrastes et instabilités persistants. Le renoncement et l'apaisement qui font de la mort non plus une source d'angoisse mais bien l'accomplissement d'une sérénité supérieure, se réalisent sans maladresse ni défaillance … La hauteur requise, les sommets définis dessinent le plus beau chant d'adieu. Une réverence finale que n'aurait pas désavoué Mahler lui-même. Grâce à la vision nettement plus aboutie des I et III, à la force active du III, pourtant d'une versatilité suicidaire, Dudamel confirme ses affinités mahlériennes. A suivre.**Mahler: Symphonie n°9.** Los Angeles Philharmonic. Gustavo Dudamel, direction. Enregistrement réalisé à Los

Angeles en février 2012. 1 cd Deutsche Grammophon 028947 90924.

CD. Coffret Vivarte: 60 cd collection (Sony classical)

Vivarte : 60 cd collection Sony classical



Vivarte: 60 cd collection

L’approche historique des années 1990

Anner Bylsma, Jeanne Lamon, Bruno Weil, Frieder Bernius, Paul van Nevel…

Sony classical réédite quelques uns des meilleurs enregistrements ayant fondé la réputation du label aux instruments anciens, celui des approches philologiques « historiquement informées », aux tempi rénovés, au diapason d'origine dans un format instrumental épuré: **Vivarte**. Le catalogue est vaste, les répertoires et les tempéraments interprétatifs, aussi : le coffret 2013 rend idéalement compte des perspectives de recherche lancées par la collection. Du baroque au romantisme, de la musique symphonique et chambriste à la musique religieuse, voici les grands noms qui ont » fait » Vivarte » du temps de sa splendeur (au tournant des années 1980 et 1990 soit en plein essor du compact disc, puis tout au long des années 1990) : **Gustav Leonhardt** (Musique pour orgue de l'Allemagne du nord (1992) et orgues français et néerlandais ; **Anner Bylsma, les chefs Bruno Weil, et Freider Bernius, mais aussi Jeanne Lamon** et **Tafelmusik** (chez Haendel dans les Royal Fireworks et Water Musik, Vivaldi dans les Quatre Saisons, JS Bach dans les Brandebourgeois), le luthiste et théorbiste Lutz Kirchof, le **Huelgas Ensemble et Paul van Nevel, L'Archibudelli** (avec le violoncelle virtuose et intérieur, curieux et acrobate d'Anner Bylsma), …
Avant les Jos van Immerseel (présent ici aux côtés du même Bylsma, mais en tant que claviériste), Cercle de l'Harmonie, Les Siècles, Doulce Mémoire ou les travaux de Bruno Cocset d'aujourd'hui, voici les gravures de référence défendues par les pionniers archéologues surtout germaniques dont les apports majeurs sont contenus dans ces 60 cd: les œuvres pour luth dans les tonalités et accords originaux de Bach (certains joués au théorbe) de Lutz Kirchhof (1987-1988, Stuttgart) et aussi par le même interprète les oeuvres de Sylvius Leopold Weiss (sur luth et théorbe baroque); l'orgue de Bob von Asperen chez Bach et les Néerlandais du plein XVIIème ; les piquantes voire mordantes aspérités si expressives de L'Archibudelli (Anner Bylsma au violoncelle) dans les Divertimenti de Mozart (1990) ou le Sextet de Beethoven (1991) ; sans omettre jalon important de l'interprétation authentique chez Bach: les Suites pour violoncelle seul par Anner Bylsma qui joue la Stradivarius » Servais » (New York, 1992) puis en 1999, les Sonates de Vivaldi (prises rélaisés à San Giorgio

Maggiore à Venise !)…

Au demeurant, le violoncelliste inspiré, Anner Bylsma est la vedette du coffret: le mélomane curieux le retrouve dans toutes les approches dépoussiérantes des années 1990 principalement, scientifiquement justes, artistiquement irréprochables: Trios de Haydn (1992), Sonates, Octuor, Concertos, Sinfonia de Luigi Boccherini (un autre must !) réalisés en 1992 aux Pays-Bas, Grand duo concertant de Chopin/Franchomme et de ce dernier plusieurs airs, caprices, nocturnes (avec Lambert Orkis au pianoforte), en 1993 (instruments de la collection du Smithsonian Institute), Concertos avec cordes de Vivaldi (avec Jeane Lamon et Tafelmusik, 1996), Trios de Schubert (violon, violoncelle, piano, 1996), Trois derniers Quatuors à cordes de Haydn (L'Archibudelli, 1996), Sonates de Beethoven (avec Jos Van Immerseel, 1998), enfin les Trios pour piano dont l'Archiduc de Beethoven (1999, avec Jos van Immerseel au pianoforte). C'est encore Anner Bylsma qui s'attaque en acrobate des styles et doué d'une large ouverture sensible, à Brahms, en 1992: dans les 2 Sonates pour violoncelle et piano (avec Lambert Orkis au piano), couplées aux 5 Stücke im Volkston de Schumann, ainsi la parenthèse chronologique du coffret est-elle bouclée.



Anner Bylsma (DR)

Retenons également les Musiques de la Renaissance italienne « Italia Mia « , mais aussi Messes fastueuses anciennes de Gaston Febus (XIVè) et de Nicolas Gombert par **Paul van Nevel et Huelgas Ensemble** (1991-1992) ; les cantates de Bach et Psaumes de David de JS Bach et Heinrich Schütz par **Frieder Bernius** (1990-1991)… Côté Symphonies, vous reprendrez bien quelques opus de Haydn par Tafelmusik et Bruno Weil (1992), les Symphonies de Schubert (5,6,7,8) par le même chef et **The Classical Band** (1991); cependant que **Jeanne Lamon** aborde Concerti Grossi de Haendel (1991), Quatre Saisons de Vivaldi (1991) avec Tafelmusik (enregistrements de Toronto, Canada).

L’opéra n’est certes pas présent ici car le chant des instruments est au coeur du coffret, mais les Messes, programmes choraux et le seul oratorio choisi ici rétablissent la place de la voix avec l’orchestre: ainsi les deux albums thématiques de **Paul Van Nevel et Huelgas Ensemble** (Utopia Triumphans: musiques de Haydn, 1994) et A Secret Labyrinth: œuvres de Alessandro Agricola, 1998); **La Création, Die**

Shöpfung de Haydn par Tafelmusik et Bruno Weil avec Ann Monoyios et Harry van der Kamp (1993), **le Requiem de Mozart version Robbins Landon** (compléments et ajouts de Eybler et Süssmeyer) par Bruno Weil et Tafelmusik en 1999, sans omettre les **Messes D 678 et 872 (Deutsche Messe) de Schubert** par le même Bruno Weil avec l'Orchestre of the Age of Enlightenment.

Enfin, si nous voulions être exhaustifs, nous ne pourrions passer sous silence les **Quatuors parisiens de Telemann** (soit un ensemble de 12 partitions sublimes, rélévées en 1996-1997 en 3 cd par les frères Kuijken, Barthold, Sigiswald, Wieland et… Gustav Leonhardt), comme l'intégrale des **Sonates pour flûte de CPE Bach** avec Bob Asperen en 1993. Voici évidemment au crédit de cette somme considérable, plusieurs pépites révélées par l'approche historique. Coffret événement.

Vivarte : 60 cd collection (1992-1999) Sony classical 88765448882. Chacun des 60 cd est édité avec sa couverture d'origine. Un livret en anglais uniquement de 245 pages complète l'apport de ce coffret de premier intérêt.

contenu :

1-2. BACH : œuvres pour luth
(Lutz Kirchhof)
3. BACH : 3 sonates pour viole de gambe ; sonate en la majeur
(Anner Bylsma, Bob Van Asperen)
4. Le clavecin aux Pays-Bas
(Bob Van Asperen)
5. BACH : cantates profanes BWV 206 & 207a
(Frieder Bernius)
6. MOZART : Missa Longa
(Philipp Cieslewicz, Carsten Muller, Tolzer Knabenchor)
7. MOZART : Divertimento K.334 & K.247
(L'Archibudelli)
8. MOZART : Divertimento K.563
(L'Archibudelli)
9. SCHUBERT : Quintette à cordes D.956

(Vera Beths, Lisa Rautenberg, Steven Dann, Judy Gatwood, Anner Bylsma)
10. SCHUBERT : Symphonies n° 5 & 6
(Bruno Weil)
11-12. SCHÜTZ : Psalmen Davids SWV 22-47
(Frieder Bernius)
13-14. BACH : 6 Suites pour violoncelle, BWV 1007-1012
(Anner Bylsma)
15. Italia Mia
(Paul Van Nevel, Huelgas Ensemble)
16. The Lute in Dance and Dream
(Lutz Kirchhof)
17. BEETHOVEN : Sextuors, quintette, duo
(L'Archibudelli)
18. SCHUBERT : Symphonies n° 7 & 8
(Bruno Weil)
19. BEETHOVEN : Trios à cordes Op.9 n° 1-3
(L'Archibudelli)
20. Febus Avant!
(Paul Van Nevel, Huelgas Ensemble)
21. GOMBERT : Musique pour la cour de Charles V
(Paul Van Nevel)
22. Airs de cour français du XVIIe siècle
(Lutz Kirchhof)
23. VIVALDI : Les quatre saisons ; Sinfonia « Al Santo Sepolcro » ; Concerto Op.3
(Charlotte Nediger, Tafelmusik)
24. HAYDN : Symponies n° 41-43
(Bruno Weil, Tafelmusik)
25. HAYDN : Symponies n° 44, 51 & 52
(Bruno Weil, Tafelmusik)
26-27. WEISS : œuvres pour luth vol. 1 & 2
(Lutz Kirchhof)
28. VIVALDI : Sonates pour violoncelle et basse continue
(Anner Bylsma)
29. BEETHOVEN : Trios « L'Archiduc » et « des Esprits »
(Anner Bylsma, Vera Beths, Jos Van Immerseel)

30. HAENDEL : Concerti Grossi, Op. 3
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)
31. Motets du XVIIe siècle
(Niederaltaicher Scholaren)
32. HAYDN : Les trois derniers trios avec piano
(Anner Bylsma, Vera Beths, Robert Levin)
33. BOCCHERINI : Concertos pour violoncelle en ut majeur et ré majeur
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)
34. BOCCHERINI : Sonates pour violoncelle
(Anner Bylsma, Kenneth Slowik, Bob Van Asperen)
35. MOZART : Quintette avec clarinet, quatuor avec clarinette, Trio Kegelstatt
(L'Archibudelli)
36. Musique pour orgue d'Allemagne du nord
(Gustav Leonhardt)
37-38. C.P.E BACH : Intégrale des sonates pour flûte
(Barthold Kuijken, Bob Van Asperen)
39. FRANCHOMME & CHOPIN : Grand Duo Concertant
(Anner Bylsma, Lambert Orkis, Kenneth Slowik)
40. SCHUBERT : Messe n° 5 ; Deutsche Messe
(Bruno Weil)
41. Musique pour orgue en France et au sud des Pays-Bas
(Gustav Leonhardt)
42-43. HAYDN : La Création (Intégrale)
(Bruno Weil, Tafelmusik, Toelzer Knabenchor)
44. AGRICOLA : Un labyrinthe secret
(Paul Van Nevel, Huelgas Ensemble)
45-46. BEETHOVEN : Sonates pour violoncelle et piano
(Anner Bylsma, Jos Van Immerseel)
47. MOZART : Requiem
(Bruno Weil, Tafelmusik)
48. SCHUBERT : Trios avec piano n° 1 & 2
(Anner Bylsma, Vera Beths, Jos Van Immerseel)
49. VIVALDI : 11 concertos
(Anner Bylsma, Jeanne Lamon, Tafelmusik)
50. HAYDN : Les trois derniers quatuors à cordes

(L’Archibudelli)
51. HAENDEL : Feuermusik
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)
52-54. TELEMANN : Quatuors parisiens n° 1-12
(Gustav Leonhardt)
55. Utopia Triumphans (Musique de la Renaissance)
(Paul Van Nevel, Huelgas Ensemble)
56. BACH : concertos pour violon
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)
57-58. BACH : concertos brandebourgeois
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)
59. BRAHMS & SCHUMANN : Sonates pour violoncelle Op. 38 & Op. 99
5 Pièces dans le style populaire Op. 102
(Anner Bylsma, Lambert Orkis)
60. HAENDEL : Music for the Royal Fireworks
(Jeanne Lamon, Tafelmusik)

CD. Max d’Ollone: musiques du prix de Rome (Niquet, 2012)

CD. Max d’Ollone : Prix de Rome (Niquet, 2012).
La formule est à présent bien rodée, initiée par le Centre de musique romantique française Palazzetto Bru Zane, **la collection » Prix de Rome «** (à la place de l’ancienne titulature prévalant pour les 3 premiers volumes : » *Musiques pour le prix de Rome* «) comprend pour chacun de ses volumes un livre regroupant plusieurs contributions musicologiques particulièrement pertinentes (dont celle ici du petit-fils de Max d’Ollone, Patrice d’Ollone, témoin précieux et personnalité musicale d’une rare justesse), auxquelles répondent 2 cd: véritable dévoilement de tempéraments juvéniles, ceux des compositeurs à leurs débuts, confrontés au

Prix de Rome et pour la majorité, lauréats de la prestigieuse distinction. Max d'Ollone (1875-1959) est représentatif, un vrai cas d'école: candidat à 4 reprises pour le prix de Rome, dès 1894 (avec *Daphné...* puis *Clarisse Harlowe, Mélusine* enfin le triomphe avec *Frédégonde*… pour Daphné, il n'avait que 19 ans !).La contradiction contemporaine vient de ce que tous, taxés d'académisme et de musiciens officiels, n'intéresseraient plus notre sensibilité actuelle: exercices scolaires, épreuves démonstratives, œuvres de commande irrémédiablement pompeuses à cause de leur genèse ou… premiers essais concluant affirmant des génies oubliés à torts ?



Evidemment selon les volumes réalisés, la réponse penche vers telle ou telle vision. Mais objectivement, les deux derniers opus, dédiés aux Cantates puis aux envois de Rome de Gustave Charpentier (précédemment critiqué dans nos colonnes), et ici, de **Max d'Ollone**… satisfont voire dépassent nos attentes. Ces deux volumes, 3 et 4, emportent toute réserve: ils éclairent de façon imprévue la justesse d'une collection discographique qui courageusement, fait du défrichement, une source d'enchantements … à répétition.

Dans ce quatrième opus, comme ce fut le cas de Gustave Charpentier (collection Musiques du prix de Rome, volume 3), la qualité dramatique des œuvres restituées, le souffle poétique, la sensibilité instrumentale des scènes lyriques ou bien encore, le symphonisme impétueux (cycle des **Villes maudites** ou orchestration tardive du **Sposalizio** de 1939) affirment un réel talent wagnérien et davantage encore: un clair génie de l'écriture orchestrale doué pour les atmosphères, les climats (l'aube éclatante qui ouvre le premier mouvement des Villes maudites); architecte dramaturge autant qu'atmosphériste (l'impressionnisme va bientôt poindre…), D'Ollone impose dans dès le milieu des années 1890, un feu ardent et chromatique d'une évidente maturité malgré son jeune âge. Son séjour romain s'avère des plus fructueux

dans la maturation de son étonnante sensibilité artistique.

On sent autant l'influence de son maître (comme c'est le cas de Charpentier): Massenet (si nettement, trop?- perceptible dans l'ouverture de la Cantate *Clarisse Harlowe* qui cite sa connaissance de la *Méditation de Thaïs*...). Voluptueuse expressivité » hollywoodienne «, digne emphase sonore dans le prolongement des tableaux de Gérôme, la sensualité magnétique (puccinienne) de D'Ollone, ses humeurs à la fois, brillantes, voluptueuses, transparentes se répandent en rasades de parfums capiteux (à l'efficacité redoutable): il y a autant de classicisme français romantique que de vérisme et de wagnérisme idéalement assimilé chez cet élève surdoué de Massenet, lequel avait immédiatement discerner sous sa jeunesse, la carrure d'un immense dramaturge: **les Villes maudites**, ample poème symphonique avec choeur, sous sa lumière conquérante (méditerranéenne ? Son premier mouvement s'élève et enfle comme une aurore étincelante) pourrait évidemment être taxé de kitscherie surannée, mais et c'est tout l'apport d'Hervé Niquet, jamais trop sirupeux, d'Ollone y concentre une claire vision théâtrale qui frappe par son élégance et l'intelligence des choix d'orchestration. C'est d'ailleurs le volet le plus captivant du programme: dernier envoi de Rome (1899), **Les Villes Maudites**, partition contemporaine des véristes, se nourrissent d'un poison évidemment wagnérien mais se sauvent elles-mêmes par la transparence et le souci de la couleur comme du timbre. L'auteur y mêle des souvenirs de Franck et de Gounod… très subtilement » recyclés « . Seule » symphonie » de D'Ollone créée par Gabriel Pierné à Paris en novembre 1903, l'ouvrage révèle la force d'un tempérament qui donne aux » envois de Rome « , leurs lettres de noblesse: envoi atypique, d'une valeur considérable, le compositeur y applique ses recherches les plus intimes, préférant le « saillant » au » fuyant » (sic ses propres explications reproduites dans le livret du double cd), la sincérité au décoratif, assimilant avec un génie synthétique et très original l'écriture de ses prédécesseurs. Parti gagnant. C'est

aussi l'apport le plus significatif de l'album, superbe immersion symphonique portée par un chef plein de nerf comme d'éloquence.
A lire les écrits du compositeur, il s'agit d'une œuvre libertaire, fraternelle, humaniste, portée par le sentiment de résistance contre toute autorité religieuse ou civile; » rebelle « , D'Ollone y développe son dessein symphonique au diapason de Mahler et de Strauss, ses contemporains. De ce vaste projet (qui devait s'intituler *Terre promise*), ne subsiste aujourd'hui que *Les Villes maudites* auxquelles l'opéra *Jean* doit être directement rattaché (une prochaine exhumation?). On voit bien qu'au contraire d'un lauréat conforme et respectueux, le jeune créateur développe à Rome, de vastes projets, à la mesure de son exigence et de sa très forte personnalité musicale.

D'Ollone, génie lyrique et symphonique



Même totale découverte, et aussi (nous pesons nos mots) : source d'émerveillement pour **les 3 cantates recréées par le disque dans leur version avec orchestre: Clarisse Harlowe (1895), Mélusine (1896), Frédégonde (1897)**, soit un cycle de partitions lyriques, véritables opéras miniatures d'un fini, sensuel et extatique souvent, irrésistibles: le duo de Clarisse et de son amant fatal (Lovelace) est un sommet absolu d'ivresse émotionnelle au diapason des deux cœurs amoureux (*Je ne veux vivre...*). Mais la musique angélique et d'une vibrante ardeur sait aussi (à l'orchestre) cultiver un ton cynique, une ironie souterraine accompagnant le déroulement de l'action: tout l'art de d'Ollone est là, dans la présence du barbare sous le masque de la pureté. La forme d'une perfection

classique (citant Meyerbeer, Gounod, Saint-Saëns…) agite des troubles plus vénéneux, proches évidemment de Wagner et de Puccini (chromatisme, harmonies audacieuses et sirupeuses). C'est toute la naïveté dérisoire de Clarisse, la fierté aveugle de Galeswinthe (opposée à la féminité féline et carnassière de Frédégonde) qui révèle en d'Ollone, le génie psychologique qui fait défaut chez ses contemporains.

Du reste, en maître de la narration, le jeune d'Ollone offre avec cette Frédégonde magnifiquement façonnée, un modèle d'écriture dramatique où brille l'affrontement de deux féminités finement caractérisées: la vipère contre la colombe. Une telle réussite renoue avec Didon de Charpentier (1887), près de dix années auparavant, autre cantate qui valut elle aussi, le premier prix à un autre élève de Massenet. Dans le rôle-titre, **Jennifer Borghi,** familière des projets lyriques défendus par le Palazzetto dévoile une splendide couleur vocale, nourrie de haine carnassière, féline, surtout guerrière (ce qui la rapproche définitivement du roi); Hervé Niquet fait paraître dans l'orchestre la rage à peine voilée, le sang bouillonnant d'une Frédégonde aux élans digne de Brunnhilde (d'Ollone adolescent connaissait parfaitement la partition de *La Walkyrie*). En Galeswinthe, **Chantal Santon** éblouit de même par ses lignes infinies, d'un souffle et d'une clarté straussienne. La favorite avide et barbare contre la reine trop hautaine… entre elles, Julien Dran (Chilpéric), trop droit n'a pas l'ambiguité ni la subtilité de ses partenaires. Dommage.
Le charme opère tout autant dans les deux autres cantates: **Hervé Niquet** y saisit l'ambiance de chacune, déroulée et approfondie en une orchestration magistrale. Il fait jaillir l'épaisseur envoûtante du songe dans Mélusine, celle qui enivre et perd Raymondin ; il exprime comme on l'a déjà dit, la force du désir magnétique dans *Clarisse Harlowe.*

Le programme en outre fait valoir d'étonnantes implications vocales au service de ce théâtre souvent fiévreux (pour ne pas

dire frénétique): **Mathias Vidal** captive dans le rôle de Lovelace (mais étrangement avec des coupes dans le texte du livret : » *Dans l'antique et sainte chapelle...* »), comme **Frédéric Antoun** étonne en Raymondin par son chant limpide et naturel. Ils sont tous deux des modèles d'articulation et d'intelligibilité. Le Chœur avec orchestre » Sous-bois » (1897) nous vaut aussi une alliance de timbres des plus savoureuses, quand Mathias Vidal chante avec **Marie Kalinine…** la combinaison des voix est remarquable. Revenons à Clarisse: **Jennifer Borghi** y quitte le fiel barbare de Frédégonde pour le pur angélisme, passif et ardent de Clarisse : un tour acrobatique que la mezzo réussit avec un aplomb exemplaire. Dans Clarisse toujours, **Andrew Foster-Williams** se distingue tout autant par l'élégance dramatique de son incarnation du colonel Morden, sorte de Germont, moral et redresseur de torts d'une énergie paternelle et protectrice. Quelle classe !

Outre l'intérêt purement musical et artistique, le programme éclaire aussi **l'histoire du Prix de Rome** et ses nombreux épisodes. On sait que souvent les décisions relèvent de la politique la moins glorieuse, ainsi en 1896, d'Ollone après avoir obtenu un second prix avec *Clarisse Harlowe* en 1895, laissant espérer l'année suivante un légitime premier prix, se voit ni plus ni moins écarté… scandale, désillusion, amertume. Il en sera de même (mais avec des conséquences davantage périlleuses pour l'avenir du Prix) pour Ravel quelques années après (1901-1905). C'est qu'au moment où d'Ollone se présente, Massenet a refusé le poste de directeur du Conservatoire; le milieu officiel entend punir cette audace: d'Ollone, clair élève de Massenet, en paie le prix. Il est écarté à la faveur des autres candidats, élèves d'un certain Théodore Dubois qui, lui, a accepté la direction du Conservatoire.

Saluons ce nouvel opus comme l'un des meilleurs de la jeune collection » Prix de Rome « . Une réserve cependant. L'éditeur serait avisé d'ajouter des repères plus explicatifs pour comprendre la place du jeune d'Ollone dans le contexte

qui lui est propre: pas une seule date de naissance ni de mort pour le situer (sauf au dos de la couverture mais à peine visible), ni une courte biographie, ou quelques dates clés : on aurait souhaiter visualiser le destin et la postérité de d'Ollone à l'Opéra en un tableau récapitulatif. S'agissant d'un compositeur encore tout à fait méconnu du grand public, ou si peu des mélomanes, le bénéfice en aurait été pourtant immense. Né à Besançon en 1875, Max d'Ollone gagne cependant un éclairage unique, espérons-le pionnier, annonciateur de prochaines autres exhumations: à la lueur de ses cantates si bien écrites, l'auditeur est curieux d'écouter et de découvrir ses opéras de la maturité: après *Jean* (composé dans la foulée du séjour romain et partiellement créé en 1905), *Le Retour (1919), L'Arlequin (1924), La Samaritaine (1937)…* Notre curiosité est piquée, et l'esprit, convaincu: tout cela appelle d'autres réalisations sur le compositeur. Le pari de l'exhumation est donc totalement relevé.

Max d'Ollone: Cantates, choeurs, musique symphonique. Flemish Radio Choir, Brussels Philharmonic. Hervé Niquet, direction. 2 cd Palazzetto Bru Zane. Collection « Prix de Rome », volume 4. Enregistré à Bruxelles, 2012.

CD événement
Max d'Ollone: Musiques pour le prix de Rome
cantates, pages symphoniques, musiques pour choeur
grand reportage vidéo
Palazzetto Bru Zane (29 janvier 2013)

Grand reportage vidéo. Max d'Ollone. Le Palazzetto Bru Zane Centre de musique romantique française poursuit son exploration des compositeurs académiques: Max d'Ollone remporte le Premier Prix de Rome en 1897 avec sa cantate Frédégonde, après deux précédentes tentatives (Clarisse Harlowe, Mélusine). Au sommaire de ce premier volet: extraits des cantates Clarisse Harlowe et Frédégonde (version pour piano, version pour orchestre), présentation du style de

d’Ollone, préparation des partitions: Alexandre Dratwicki, directeur scientifique du Palazzetto Bru Zane; témoignage des interprètes: Jennifer Borghi, mezzo soprano; Hervé Niquet, chef d’orchestre ; avec la contribution exceptionnelle de Patrice d’Ollone, petit-fils de Max d’Ollone… Complétées par les envois de Rome, les trois cantates de Max d’Ollone (Clarisse Harlowe, Mélusine, Frédégonde) composent le IVè volume de la collection « Musiques pour le Prix de Rome »: « Max d’Ollone et le Prix de Rome ». Parution annoncée : le 29 janvier 2013.

CD. Verdi: the complete works (Decca)

cd. Verdi:the complete works (75 cd Decca)

Coffret Verdi 2013

Verdi l’intégrale 2013

Verdi

the complete works

75 cd Decca

C’est une barre qui vaut son pesant d’or. Un lingot discographique de première valeur. Nous l’attendions avec impatience: **le coffret du centenaire Verdi 2013 édité par Universal** (en partenariat avec EMI classics pour les deux légendaires Vespri Siciliani et Giovanna d’Arco) dépasse nos

espérances. Tout Verdi en 75 cd, 2 livrets aux textes développés avec pour certains opéras (Don Carlo et Don Carlos, La Forza del destino, …) deux versions différentes qui s'éclairent l'une l'autre. Soit 30 opéras intégraux, d'Oberto (1839) à Falstaff (1893).



En plus des ouvrages lyriques, le coffret comprend aussi le Quatuor (Quartetto Italiano, 1951), les Quatre Pièces Sacrées (Solti, 1979), le Requiem (Solti, 1968) et quelques perles oubliées, pépites complémentaires (mélodies, arias, musiques de ballets, oeuvres sacrées dont la Messe Solennelle… avec Juan Diego Florez en 2000) qui contenteront les amateurs et les curieux.

Les 30 opéras présentés sont numérotés en respectant la chronologie de création: en un clin d'œil, l'heureux mélomane comprend l'enchaînement des ouvrages, la succession des cycles de composition, les reprises, les modifications opérées de sujet en sujet: **dans le premier groupe, d'Oberto de 1840 à Stiffelio de 1850**, se détache le corpus des premiers essais lyriques (Oberto donc, Un giorno di regno, Nabucco et I Lombardi (1843) ; puis les opéras romantiques et historiques

(Ernani, I due Foscari de 1844, Giovanna d'Arco et Alzira de 1845, Attila de 1846 ; viennent les accomplissements tardifs des années 1840: Macbeth, I Masnadieri, Jérusalem de 1847, Il corsaro de 1848, Legnano et Luisa Miller d'après Schiller de 1849, enfin Stiffelio de 1850.
Le second groupe concerne les réalisations de la pleine maturité du compositeur, quand il ne s'agit plus de démontrer sa valeur mais confirmer son génie lyrique à l'échelle européenne et même mondial (Aida au Caire, La Forza del destino à Saint-Pétersbourg…), en particulier vis à vis de la déferlante wagnérienne: voici les 12 ouvrages suivants par ordre de présentation du coffret et selon la chronologie des créations: la trilogie exemplaires composée de Rigoletto (1851), Il trovatore et La Traviata de 1853 ; I Vespri Sicilianni (1855), Simon Boccanegra (version tardive de 1881 par Boito, après la création de 1857) ; Un ballo in maschera (1859) ; les deux ouvrages clés, chacun présenté dans leurs deux versions : La Forza del destino (Saint-Pétersbourg, 1862 et Milan, 1869) ; Don Carlo en 5 actes selon la version complète de Modène (1886), version parisienne en français, et version italienne ; Aida (1871) ; Otello (1887) enfin le dernier chef d'œuvre, sommet et testament lyrique de la carrière, Falstaff de 1893, attestant de la dernière vitalité (solaire) d'un Verdi contemporain du vérisme.

La conception des deux livrets qui suivent l'ensemble du corpus discographiques est exemplaire et depuis les débuts des éditions lyriques de Decca et Deutsche Grammophon, fidèles à une réputation non usurpée: chaque ouvrage est présenté dans son contexte avec surtout le résumé de l'action où chaque situation d'importance comporte la plage du cd correspondante: un plus très efficace et même d'un lumineux apport pour qui souhaite immédiatement identifier une scène clé de l'ouvrage concerné.

Evidemment l'essor de la discograhie verdienne n'a pu se réaliser que grâce au tempérament des orchestres et des chefs

engagés, surtout grâce à l'intelligence interprétative de quelques chanteurs de premier plan. De ce point de vue, le coffret Decca (marque apparaissant seule sur le boîtier extérieur et sur tous les écrins cd, sert comme une sorte de bilan pour le siècle passé, de l'après guerre au début du XXIè (de l'Aïda de Renata Tebaldi en 1959 sous la direction de Karajan et de Nabucco de 1965 avec l'Abigaelle de Elena Souliotis… au deux enregistrements les plus récents: Otello avec Domingo à l'Opéra Bastille en 1993 et La Forza del destino version Saint-Pétersbourg 1862 par Gergiev et ses troupes russes (bel hommage à la création de l'ouvrage du vivant de Verdi), en 1995 (avec Nikolai Putilin, Galina Gorchakova, Olga Borodina).

Verdi : l'intégrale 2013

the complete works

L'argument du coffret vient de la sélection intelligente des versions choisies, entre opéras de jeunesse peu connus et sommets du catalogue : les lectures de Marriner (Oberto), Gardelli (Un Giorno di regno, I Due Foscari, Attila, Il Corsaro, Stiffelio…) et Luisi (Alzira, Jérusalem, Aroldo), défendant les méconnus, aux côtés des grands verdiens dont surtout ici Solti (Don Carlo), Karajan (Aïda), Abbado (Don Carlos, Macbeth, Simon Boccanegra…), Kleiber (La Traviata), Giulini (Rigoletto, Il Trovatore, Falstaff…) permettent l'exhaustivité convaincante de la proposition dans sa globalité. Aux côtés des chefs de renom, saluons l'ère des grands verdiens réunis: Bergonzi, Tebaldi, Nucci, Piero Capuccilli (le doge des Due Foscari, Rigoletto, Boccanegra…), Bruson (Macbeth), Pavarotti (Ernani, Un Ballo in maschera), Sutherland, Domingo (Carlos, Otello), Carreras, Ricciarelli,…

Parmi les versions majeures, retenons en particulier: Un Giorno di regno avec Jessye Norman, Fiorenza Cossoto, José

Carreras sous la direction de Lamberto Gardelli en 1973 ; Nabucco avec le même chef et l'Abigaelle de Elena Souliotis, et dans le rôle titre Tito Gobi (prise viennoise de 1965) ; I Lombardi sous la direction des troupes du Met et James Levine avec Patricia Racette, Luciano Pavarotti, Samuel Ramey (1996) ; Ernani (Pavarotti, Sutherland, Bonynge, 1987) ; l'extraordinaire Doge de Piero Cappucilli poir I due Foscari (trop rare encore sur les scènes) : Carreras, Ricciarelli (Gardelli, Vienne, 1976) ; l'unique et éblouissante Giovanna d'Arco de Montserrat Caballé (avec Placido Domingo, en une prise londonienne de 1972) ; oui sans réserve pour le Macbeth de Piero Capuccilli (avec Shirley Verrett, Nicolai Ghiaurov, Placido Domingo, sous la baguette racée et shakespearienne de Claudio Abbado, 1976) ; saluons aussi Il Corsaro de José Carreras (avec Jessye Norman en Medora. Gardelli, 1975) ; la subtile Luisa Miller de Montserrat Caballé (Pavarotti, Milnes… Peter Maag, 1975)…

Concernant le second groupe, nos préférences vont à Rigoletto (Capucilli décidément impeccable dans le rôle titre, Domingo en duc, Ileana Cotrubas en Gilda, prise viennoise Giulini de 1979) : Giulini encore pour son Trovatore de 1983 avec Domingo en Manrico et Rosalind Plowright en Leonora (Giorgio Zancanaro et Brigitte Fassbaender en Luna et Azucena) ; La Traviata d'Erich Kleiber (1976) avec le trio Cotrubas, Domingo, Milnes ; I Vespri Siciliani avec Zancanaro, Chris Merritt, Cheryl Studer (Muti, 1990) ; grand gagnant de ce coffret, au firmament des verdiens hors normes, Pierro Capucilli à nouveau dans SImon Boccanegra d'Abbado (Milan, 1977: avec Carreras, Freni, Van Dam, Ghiaurov !) ; Un Ballo in maschera de Solti (Londres 1983) avec Pavarotti, Renato Bruson, Margaret Price, Christa Ludwig… et le page de la jeune et irrésistible Kathleen Battle. Concernant La Forza del destino, dix ans séparent la version milanaise 1869 (Tomlinson, Plowright, Bruson, Carreras et l'immense Agnès Baltsa (Sinopoli, 1985) et celle saint-pétersbourgeoise de 1862 par Gergiev et ses troupes du Mariinsky (Nikolai Putilin, Galina Gorchakova, Olga

Borodina… 1995) ; plus distantes encore, les deux versions du Don Carlos : la française, magnifique avec le duo Domingo, Ricciarelli (Carlos/Elisabeth), Leo Nucci en Posa, Ruggero Raimondi en Philippe II, sous la baguette élégantissime et ciselée de Claudio Abbado (1984) ; celle en italien et en 5 actes aussi (donc incluant l'acte préliminaire bellifontain) sous la baguette fauve électrique de Solti en 1965 avec Carlo Bergonzi (Carlo), Renata Tebaldi (Elisabeth un rien fatiguée et terne, seul facette voilée du cast), Grace Bumbry (Eboli), surtout Dietrich Fischer Dieskau (Posa anthologique), Ghiaurov (Philippe II), Martti Talvela (l'Inquisiteur)… voici certainement la version majeure du coffret, vraie pépite de l'ensemble… avec l'Aida de Karajan (Vienne, 1959 avec Tebaldi, Corena, Simionato, Bergonzi) ; et pour conclure, deux ouvrages de la fin Otello lecture parisienne réalisée à la Bastille neuve sous la direction de Chung en 1993 avec Domingo, Studer, Leiferkus pour un trio sentimental et étouffant assez racé : Otello, Desdémona, Iago. Enfin saluons, le choix du Falstaff de Giulini (prise live américaine, Los Angeles mai 1982) avec Bruson (Falstaff), Nucci (Ford), Ricciarelli (Alice Ford), Barbara Hendricks (Nanetta)…

Verdi: the complete works. 75 cd Decca 478 4916

CD. Diana Baroni chante La Macorina

CD. La Macorina. Diana Baroni (1 cd Papilio)

La Macorina (Diana Baroni, 2012). Sur les traces de l'écrivain D.H. Lawrence, le programme de ce disque éblouissant parcourt les paysages du Nouveau Monde comme autant d'étapes d'une renaissance intérieure. **Diana Baroni**, flûtiste virtuose et membre fondatrice de Café Zimmermmann, fleuron des ensembles baroques sur instruments d'époque poursuit une étonnante carrière soliste comme … chanteuse. Grain de velours, timbre ardent à l'imaginaire métissé, l'Argentine ressuscite le chant embrasé et nostalgique des grandes divas du siècle dernier, la mexicaine Chavela Vargas ou l'immense compositrice et poétesse péruvienne, Chabuca Grande. Chez Diana, le même engagement radical, la même musicalité fervente, une passion intacte pour le verbe musical, à la fois fier et suggestif, surtout les métissages colorés d'un imaginaire personnel dont on ne cesse d'apprécier les options instrumentales: elle ne vient pas du baroque pour rien; associer un Quintette de cordes et les musiciens traditionnels de la culture populaire sud américaine (vihuela, quena, kora, cajon…) réalise l'un des tapis instrumentaux les plus raffinés qui soient aujourd'hui. sans omettre la douceur enivrante du traverso qui est son instrument emblématique (si proche de la voix là encore).

La voix de Diana



Dans La Macorina, Diana Baroni nous conduit en terres hispaniques sudaméricaines , Bolivie, Argentine (son pays), Mexique, Pérou, Vénézuela… Cheminement et traversée, l'idée du voyage s'inscrit allusivement comme une invitation introspective où se glissent et se précisent aussi hommages, filiations, souvenirs… tout un monde où l'évocation tissée dans des textes à la poésie enivrante cultive finesse et pudeur.



Ecoutez ainsi La Macorina qui donne son titre à l'album: la courtisane cubaine qui vécut au début du siècle à La Havane, aimait passionnément les voitures de sport et obtint avant toute autre, son permis de conduire ; une figure sensuelle et fatale devenue mythe que la Mexicaine Chevala Vargas s'est appropriée (à travers le refrain entêtant » *Ponme la mano aqui…*«) et que Diana Baroni inscrit logiquement à son répertoire. Même évidence, même hommage pour l'immense Chabuca Grande, poétesse et compositrice dont Diana en Argentine écouta tous les disques: *Fière allure* et *José Antonio (Fina estampa, José Antonio)* ressuscitent ce verbe évocatoire qui fait surgir toute la culture populaire du Pérou, où l'on croise la silhouette d'un Monsieur de fière allure, ou celle tout aussi avenante d'un cavalier sur son cheval de Paso… Et quand la chanteuse explore les chansons argentines, le chant convoque immédiatement l'ivresse des navigations qui font défiler les paysages les plus enchanteurs (*El Cosechero* et surtout l'irrésistible *Cancion del Jangadero,* chanté en duo avec Alfonso Pacin. Avouons notre préférence outre la théâtralité toute en séduction feutrée de La Macorina, pour la chanson *Aymara* de Bolivie, d'une tendresse bouleversante, chantée à deux voix et réalisée (flûtes et guitare entre autres) avec une finesse de ton ciselée… Superbe album, orfèvré, incarné, d'une sincérité qui éblouit.

La Macorina (Carnet de voyages du Nouveau Monde). Diana Baroni, chant, traverso. Diana Baroni Trio. Alter Quintet. 1 cd Papilio collection 3 775000 055233 (distribution: Harmonia Mundi).

Prochains concerts de Diana Baroni

mercredi 24 avril 2013. Festival Metis de Saint-Denis.

Programme Canterurias
mardi 21 mai 2013. Paris, Zèbre de Belleville. La Macorina
mercredi 22 mai 2013. Roanne Villerest, Satellit Café. La Macorina

---

CD. Daniel Kawka transcende Denisov

CD. Denisov: au plus haut des cieux, Daniel Kawka (1 cd Harmonia mundi)



12 solistes d'exception en empathie concertante sous la baguette de Daniel Kawka, illustrent cet art millimétré de la conversation atmosphérique tel qu'Edison Denisov (décédé en 1996) l'a subtilement maîtrisée dans le premier volet du programme, la *Symphonie de chambre n°1* (1982). Les musiciens soulignent sans appui d'aucune sorte la transparence du flux polyphonique, jusqu'au murmure d'une forme ciselée qui s'achève dans le silence.
Ce souci du timbre converge finalement vers le chant: Denisov étant fasciné par la voix humaine comme en témoigne le cycle poétique et vocal » **Au plus haut des cieux** » (qui donne le titre du programme), daté de 1987 ; dans une forme là encore des plus raffinées, Denisov reste subjugué par le texte de Georges Bataille dont l'hypersensibilité séditieuse, série de

tableaux visionnaires, ajoute aux couleurs instrumentales. En écho aux vers de Bataille, Denisov s'est ouvert sur sa propre expérience parfois douloureuse de l'impuissance viscéral de l'être confronté à son destin, au vide de la nuit, au désert sans fin de son errance solitaire… La musique n'apaise pas : elle nourrit la quête (l'infini du bleu) et la tension qui en découle ; c'est ce qu'expriment admirablement les musiciens ; chacun des sept épisodes vocaux accumule le désir et l'attente, l'espoir et le désespoir, ponctué par les courts intermezzi purement instrumentaux qui font respirer une trame parsemée d'éclairs et de conflits intérieurs, de désirs enivrés qui veulent atteindre cet inaccessible but céleste : » au plus haut des cieux, les anges… « . Hautbois fédérateur, cloche et célesta scintillants et suggestifs… l'orchestre fait entendre cet appel ardent et humain vers les cimes, la pureté impossible, le dépassement de soi qui s'effondre toujours. Espérance, chute, mais volonté sublimée par la divine musique…

Quête, prémonitions…

Le sentiment du vide et du néant le plus sinistre se précise aussi dans le cycle des mélodies, **Cinq romances d'Anna Akhmatova** (1988) d'après les textes désespérés de la poétesse russe. La musique est conçue par l'épouse de Denisov, d'une fluidité toute » denisovienne « , avec un souci des images poétiques, du sens progressif, de la prosodie suggestive.

On ne s'étonne plus du tempérament raffiné du chef français, depuis toujours habité et porté par la passion palpitante des œuvres contemporaines. Apôtre de Boulez, **Daniel Kawka** enchante littéralement chez Denisov: le scrupule et l'attention millimétrée aux nuances les plus infimes, la musique se fait verbe: elle réussit même là où le mot vacille. Flamboyante et accomplie dans sa formulation poétique grâce à un chef qui en a saisit toute la portée salvatrice et infinie. De l'éclatement au constat d'une amertume qui cite parfois Mahler (hautbois rêveur et mordant), l'écriture de Denisov gagne une

cohérence de ton éblouissante sous la direction d'un chef visiblement touché par son message de dépassement comme de transcendance sonore. L'agitation (le début comme une boîte ouverte délivrant les effluves d'une tempête intérieure) et les prémonitions de **la Symphonie n°2** atteignent une surexpressivité maîtrisée qui disent idéalement l'angoisse irrépressible du compositeur dont l'œuvre de 1994 avait annoncé un accident. Rien n'est gratuit ni bénin: en inscrivant l'écriture de Denisov au cœur de l'expérience humaine, tel un chant en miroir, Daniel Kawka signe ici l'un de ses plus beaux disques : secret, mystérieux, incarné, pudique. Superbe accomplissement.

Edison Denisov (1929-1996): Au plus haut des cieux. Symphonie de chambre N°1, N°2. Au plus haut des cieux, Cinq romances d'Anna Akhmatova. Brigitte Peyré, soprano. Ensemble Orchestral Contemporain. Daniel Kawka, direction. 1 cd Harmonia Mundi 3 149020 526828

CD. Wagner: the operas. Sir Georg Solti (Decca)

CD. Wagner: the operas. Sir Georg Solti (36 cd Decca)

le miracle Solti chez Wagner



Attention coffret miraculeux ! La voici enfin cette intégrale qui reste avec celle de Karajan chez DG (Der Ring des Nibelungen), le temple discographique qui contient l'un des messages wagnériens les plus pertinents du XXème siècle. Aux chefs du XXIè de nous éclairer et nous éblouir avec une même ardeur contagieuse ! Le Wagner du chef hongrois déborde de vie, de fureur, de vitalité enivrante… Orchestralement, la vision est des plus abouties; vocalement, comme toujours, les productions sont diversement pertinentes. Solti, bartokien, straussien, mozartien mais aussi verdien, occupe Decca dans des coffrets non moins indispensables. Mais, s'agissant de Wagner, l'apport est considérable.

Voici en 35 cd, 10 opéras parmi les plus connus (non pas les plus anciens , de jeunesse, encore meyerbeeriens et weberiens tels les Fées ou Rienzi): Le Hollandais volant (Chicago, 1976), Lohengrin (Vienne, 1985-1986), Les Maîtres Chanteurs (Vienne, 1975), Parsifal (Vienne, 1972), L'or du Rhin (Vienne, 1958), La Walkyrie (Vienne 1965), Siegfried (Vienne 1962), Le Crépuscule des dieux (Vienne 1964), Tannhäuser (Vienne 1970), Tristan und Isolde (1960). L'éditeur ajoute en bonus, répétition et extraits: une révélation quant à la vivacité et l'énergie du chef au pupitre (répétition de Tristan und Isolde avec John Culshaw en narrateur qui fut aussi le producteur entre autres accomplissements du Ring version Solti).

20 ans de studio avec le

Wiener Philharmoniker

Le coffret comprend donc tout Wagner par Solti au studio chez Decca: soit une lecture wagnérienne de 1958 (L'or du Rhin, premier enregistrement de Wagner en stéréo et à ce titre, archive historique magnifiquement audible à ce jour!) jusqu'au dernier enregistrement: Lohengrin de 1986. Les 10 opéras ainsi enregistrés montrent la passion de Solti pour le théâtre de Wagner pendant près de 20 ans, au moment de l'essor du cd avant la vague du compact disc: l'esthétique sonore avec effets spatialisés si tentants dans les mondes imaginés par Wagner pour le Ring éclate aussi avec plus ou moins de réussite (exactement comme la Tétralogie de Wagner par Karajan chez DG): tout le tempérament volcanique, électrique, d'une précision exemplaire d'un Solti émerveillé par Wagner s'y réalise pleinement avec un orchestre désormais en vedette pour cette quasi intégrale: le Wiener Philharmoniker. C'est donc outre la valeur d'une interprétation historique à l'endroit de Wagner, le testament discographique d'un authentique wagnérien, habile narrateur pour le studio. Karajan avait le Berliner Philharmoniker et sa touche carrée, impétueuse; Solti réussit à Vienne avec une phalange réputée pour la splendeur de ses cordes, cuivres et bois. L'orchestre qui éblouit tant chez Strauss et Mozart, confère à Wagner, de fait, une couleur marquante par son élégance et sa fluidité, son sens des couleurs et peut-être moins son chambrisme si proche du théâtre chez Karajan; Solti convoque surtout la fresque, l'exaltation lumineuse et solaire.

Un Ring de légende



Quand Solti et le producteur John Culshaw proposèrent au légendaire Walter Legge d'Emi le projet d'une intégrale Wagner au studio, le sollicité chassa d'un revers de la main l'audacieuse offre, arguant qu'il ne se vendrait pas plus de 50 exemplaires : c'est Decca qui hérita du projet, porté par le chef hongrois, odyssée qui reste à ce jour le plus grand succès discographique de tous les temps. Une vision, une cohérence théâtrale de premier plan avait lancé Culshaw quant il découvrait la direction de Solti dans La Walkyrie à Munich en 1950…

Clé de voûte du présent coffret Wagner, la Tétralogie s'écoute toujours autant avec le même intérêt: connaisseurs du profil évolutif de Wotan en cours d'action, les deux concepteurs Solti et Culshaw retiennent d'abord George London pour L'Or du Rhin puis surtout le mémorable Hans Hotter, Wanderer défait dans La Walkyrie et Siegfried, détruit pas à pas rongé par le poids et les conséquences de ses propres lois… Autres incarnations flamboyantes et justes: la Brunnhilde de Birgit Nilsson (qui sera aussi son Isolde en 1960), le Siegfried de Wolfgang Windgassen, l'éblouissante et si bouleversante Sieglinde de Régine Crespin en 1965, les Hunding et Hagen de Gottlob Frick… c'est à dire les voix les plus solides d'alors pour Wagner.

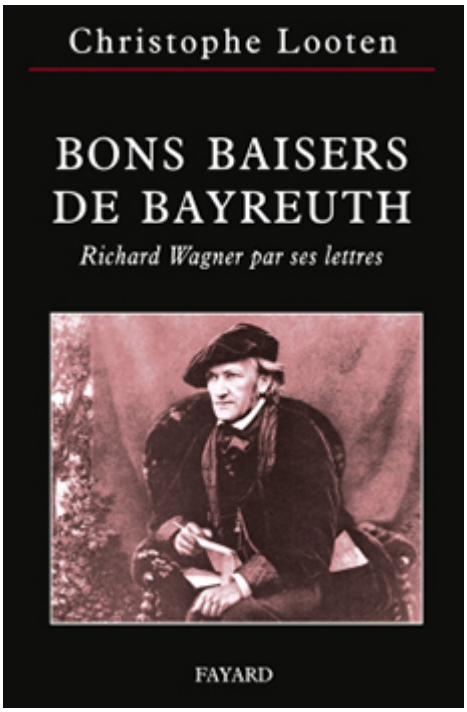
Celui qui ne brilla jamais à Bayreuth sauf une seule année en 1983 (avec Peter Hall pour une nouvelle Tétralogie) et qui dirigea un Ring avorté à Paris en 1976, trouve une éclatante coopération première à Vienne avec le Philharmoniker… sous la baguette du chef, instrumentistes comme chanteurs s'embrasent littéralement.
Aux côtés du Ring légendaire, ajoutons d'autres éloquentes approches: le baryton sud-africain Norman Bailey dans le rôle titre du Hollandais volant, abordé dans la continuité des 3 actes (ce que souhaitait Wagner et qu'il ne put jamais appliquer); le Tannhäuser de René Kollo; le Lohengrin de Placido Domingo, partenaire de Jessye Norman en Elsa; sans omettre un Parsifal lui aussi électrique, au dramatisme trépidant et intensément spirituel, regroupant en 1972, une distribution qui donne le vertige: Kollo (Parsifal), Amfortas (Dietrich Fischer -Dieskau), Christa Ludwig (Kundry), Gottlob Frick (Gurnemanz), Hans Hotter (Titurel)… Immense legs. Acquisition incontournable pour l'année Wagner 2013.

Wagner: The operas. Georg Solti. Livret consistant comprenant notice de présentation sur Solti et Wagner: la carrière du chef, track listing, synopsis avec repères des places concernées pour chacun des 10 ouvrages wagnériens. Decca 36 cd 0289 478 3707 7 3.

Livres. Wagner. Bon baisers de Bayreuth (Fayard)

Livres. Bon baisers de Bayreuth. Lettres de Wagner (Fayard)

Il existe peu de compositeurs qui dans leurs lettres (à peu près 12.000 s'agissant de Wagner) ait à ce point communiquer et divulguer leurs humeurs et pensées personnelles, au point dès son vivant, de lui inspirer à lui et à sa compagne Cosima, le souci de les récupérer coûte que coûte auprès de leurs destinataires ou de leurs descendants.



Cosima elle-même se rangea à l'idée de publier un bon nombre de documents dès 1888, non sans maquiller et réviser les textes afin de préserver le meilleur aspect de son défunt époux. Quoiqu'il en soit l'édition complète de l'intégralité du corpus épistolaire de Wagner est une entreprise toujours en cours: elle ne sera réalisée qu'en 2025… un édifice en constant progrès que la présente publication chez Fayard éclaire par le choix des lettres ainsi publiées et surtout annotées.

Christophe Lootens

Bon baisers de Bayreuth

Lettres de Richard Wagner
(Editions **Fayard**)

Les textes ici rassemblés bénéficient d'une traduction française scrupuleuse (eu égard à l'humeur de Wagner et aux spécificités de son propre style) et d'une édition critique,

rendant leur apport sûr, volontairement respectueux de la pensée originelle du compositeur. On connaît le goût du musicien pour les phrases longues, les tournures complexes, le style indirect… autant de figures qui rendent délicate toute traduction fine et exhaustive en français. Le sommet de cette correspondance ampoulée étant atteint dans les lettres que Wagner adresse à Louis II lequel, protocole oblige, imposait des tournures vieux style, souvent hyperboliques, au lyrisme suranné: pourtant Wagner devait se plier à cet usage, travaillant alors longuement à la teneur de ses réponses au jeune monarque. Contrairement au titre de l'ouvrage, il ne s'agit pas des lettres particulièrement dédiées à l'édification de Bayreuth et du premier festival du Ring (1876) mais bien d'un corpus large et ouvert dans sa sélection, destiné à éclairer tous les épisodes de la vie de Richard Wagner.

Lettres de Wagner

De la première lettre à sa sœur Ottilie (Leipzig, le 3 mars 1832) à celle ultime adressée au producteur et homme de théâtre Angelo Neumann (Bayreuth, 1883), le choix des lettres (à peu près 200 originaux) tout en privilégiant plusieurs proses inédites sait couvrir toutes les périodes d'une vie artistique riche et féconde où épisodes privés et ressentiments personnels se confondent avec les ondulations d'une œuvre révolutionnaire. De l'aveu même de l'auteur, vie privée et œuvre musicale ne forment qu'un seul et même massif dont la complexité et le réseau inextricable à la façon des motifs directeurs ou leitmotiv dans la matière sonore du Ring, composent une unité et une cohérence souterraine, à la fois fascinante et éclairante.
L'intérêt principal de la collection ainsi présentée concerne la mise en contexte de chaque lettre retenue, précisant les enjeux et la situation propre au moment de l'écriture et de l'envoi. Le lecteur suit ainsi un cheminement artistique exceptionnel dont la portée critique et réformatrice sur la question de l'opéra est née et portée par une irrésistible

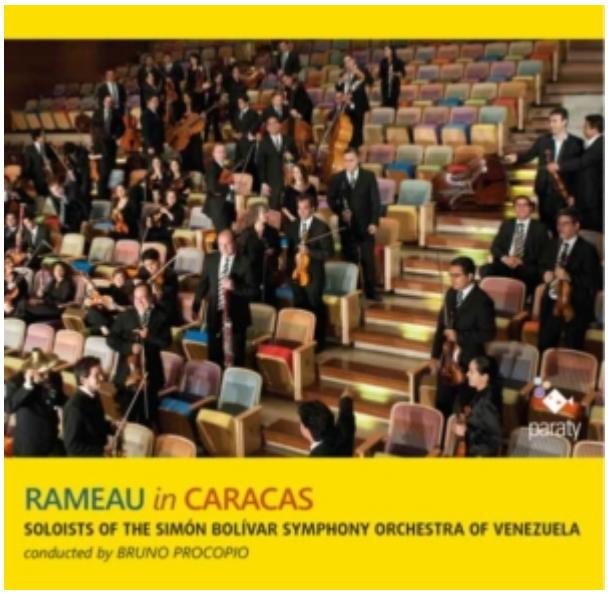
nécessité intérieure. Wagner se révèle dans ses élans, ses espoirs, ses positions tout au long d'une vie unique à la fois, foudroyée et aussi sublimée, comptant ses gouffres dépressifs et ses sommets transcendants voire ses percées miraculeuses dont la rencontre providentielle avec le jeune roi Louis II de Bavière en 1864 ; la protection du souverain assure désormais à Wagner, la réalisation entière de tout l'œuvre dont le Ring et le théâtre moderne destiné à l'accueillir, Bayreuth. Wagner se dévoile vis à vis entre autres de Liszt, Hanslick, Schumann, Mathilde Wesendonck, Hans von Bulow, Cosima, Nietzsche, Arrigo Boito, Otto von Bismark… sans omettre Johannes Brahms ou Eliza Wille ; la détestation de Mendelssohn, de Paris et de la France, la relation ambivalente et plutôt critique à Meyerbeer, … l'édification de Bayreuth, les derniers opéras, des Maîtres Chanteurs à Parsifal sans omettre évidemment les quatre chapitres des Nibelungen sont clairement évoqués et donc d'autant mieux » expliqués » sous la plume du maître. L'apport est inestimable, sa formulation et présentation indiscutable d'autant plus opportuns en cette année Wagner 2013.

Christophe Looten: Bons baisers de Bayreuth. Lettres de Richard Wagner. Parution: février 2013. ISBN: 9782213671079. 404 pages. Prix indicatif: 26 euros.Editions Fayard, collection

---

CD. Rameau in Caracas. Bruno Procopio, direction

CD. Rameau in Caracas. Bruno Procopio, direction



Rameau in Caracas (Bruno Procopio et The Simon Bolivar Symphony orchestra of Venezuela, 2012). Défi magistral réussi pour jeune chef audacieux ! Ce nouveau cd Paraty adoube très officiellement le tempérament du claveciniste Bruno Procopio comme chef d'orchestre. Poursuivant une nouvelle et déjà riche collaboration avec les musiciens vénézuéliens de l'**Orchestre Simon Bolivar** (la phalange qui hier accompagnait et permettait aussi l'essor du jeune Gustavo Dudamel), **Bruno Procopio** ne montre pas seulement sa lumineuse sensibilité et sa versatilité contagieuse chez Rameau, il confirme l'ampleur et la sûreté de son approche, n'hésitant pas ici à aborder le compositeur baroque sur… instruments modernes, de surcroît avec des instrumentistes qui Outre-Atlantique n'ont que très peu été confrontés à la rhétorique et l'éloquence du XVIIIè français. C'est donc pour eux un vrai défi instrumental lié à une découverte de répertoire.A rebours des approches historiques, Bruno Procopio démontre que la justesse musicale et artistique ne se réduit pas au seul choix des instruments. Le claveciniste expert de la pratique baroque française transmet de toute évidence la science ambivalente d'un Rameau ici à la fois somptueux symphoniste et dramaturge de premier plan, chorégraphe et poète, précurseur des concepteurs à venir de musique pure. L'absence de voix ne pèse d'aucun poids; tant le *chant* de l'orchestre, -cordes admirables de précision et de fluidité, vents et bois gorgés de couleurs déjà impressionnistes (!)-, restitue l'imaginaire lyrique de Rameau. Ouvertures et danses des opéras du Dijonais composent de facto une entrée inédite pour les musiciens, expérience première galvanisée et flamboyante grâce à l'énergie et la précision du maestro franco-brésilien (Contredanse du II de Zoroastre). Que ces esprits animaux tempêtent de façon

infernale (coupes et abattage des bassons), ivresse et grandiose panache du Ballet figuré, coloris chatoyants des gavottes finales du même Zoroastre (1756).

Rameau électrisé

La mise en place, la sûreté nerveuse et jamais courte des rythmes dansés attestent de l'assurance superlative du jeune chef. Que son Rameau est racé, de caractère comme d'agilité : électrique vitalité qui fuse comme des comètes enflammées des Tambourins d'une élégance irrésistible (formidables bassons) du Prologue de Dardanus (1739)

L'ouverture de Castor et Pollux (1737) si proche dans sa coupe étagée et fuguée de celle d'Hippolyte dévoile toute la flexibilité du chef capable de conduire ses troupes en une clarté faite drame, entre intellect et sensualité tendre, alliance contradictoire et constitutive de l'écriture de Rameau. La Chaconne du V confirme ce lâcher prise qui fait toute la grâce à la fois solennelle et intime voire nostalgique de Rameau. Quant à la seconde Chaconne, (ultime volet de ce programme, extrait des Indes Galantes, 1735) emprunte de ce geste balancé et sublime, voire suspendu et de caractère lullyste, le chef en exprime et la tendresse et cet abandon d'une indicible douceur là aussi nostalgique. Au sentiment d'une solennité rêveuse se joint surtout la vitalité contrastée des pupitres subtilement électrisés par le chef doué d'une imagination fertile sur le motif ramélien: la précision de la mise en place, le relief des bois, la coupe des cordes d'un impeccable aplomb rythmique, frappent immédiatement.



Ce disque est étonnant, tant Rameau n'avait pas été ressuscité avec autant de vérité ni de saine justesse. Sans le fruité des instruments d'époque (parfois à défaut d'une baguette convaincante, rien que séducteurs), l'oreille se concentre sur le geste, la conception de l'architecture, la carrure et l'allant des rythmes, la richesse des dynamiques, c'est à dire l'émergence et l'essor d'une vision musicale. Tout cela, Bruno Procopio le maîtrise absolument et l'on souhaite entendre bientôt un opéra intégral dirigé sous sa conduite: un vœu pieu bientôt satisfait pour l'année 2014 à venir, celle des 250 ans de la mort du compositeur si génial ?

_____

CRITIQUE, CD. Rameau in Caracas. Ouvertures et ballets de **Jean-Philippe Rameau**: Zoroastre, Dardanus, Acanthe et Céphise, Les Indes Galantes. Soloists of the Simon Bolivar symphony Orchestra of Venezuela. **Bruno Procopio**, direction. 1 cd Paraty 2012, 512120. Durée: 1h03mn.

CD. Rameau: le clavecin solaire de Bruno Procopio (Pièces pour clavecin en concerts)

CD. Bruno Procopio illumine les Pièces pour clavecin en concerts de Rameau (1 cd Paraty)

Rameau: Pièces de clavecin en concert (Procopio, 2012)
critique de cd



Avec ses Pièces pour clavecin en concert, Rameau offre un aboutissement inégalé dans l'art de la musique de chambre mais selon son goût, c'est à dire avec impertinence et nouveauté: jamais avant lui, le clavecin, instrument polyphonique et d'accompagnement n'avait osé revendiquer son autonomie expressive de la sorte. Publié en 1741, voici bien le sommet du chambrisme français sous la règne de Louis XV: alors que Bach se concentre sur le seul tissu polyphonique, Rameau fait éclater la palette sonore du clavier central, qui de pilier confiné devient soliste concertant (avec les deux instruments de dessus: violon ou flûte et viole ou 2è violon.

La prééminence du clavecin est déjà annoncée par les Sonates d'Elisabeth Jacquet de la Guerre et de Montéclair. Mais l'inventivité mélodique, le raffinement, la vivacité électrisante du style ramélien repoussent encore les limites du genre (ivresse concertante de l'Agaçante). Disons immédiatement ce qui nous gêne: la partie et l'acidité tendue du violon qui semble dire d'un bout à l'autre, je suis là et je revendique le premier plan mélodique (Le Vézinet): un contresens qui affecte le chant libre et si facétieux, fluide et si volubile du clavecin. Question de sonorité et de style, le violon contorsionne toujours, se pique de tournures affectées, semble régler un sort à chaque phrase. Que son Rameau est perruqué en petit marquis. L'option peut déranger. Elle s'avère particulièrement mordante dans le portrait charge de La Pouplinière (la La Poplinière): évocation aigre douce du protecteur de Rameau, tracée, il est vrai, plus à l'acide qu'à l'encre respectueuse.

Nonobstant, saluons la complicité des instruments autres:

viole toute en nuances et expression (et de surcroît d'une difficulté monstre, Rameau y rend hommage à Forqueray, rien de moins!)
Et quand la flûte de l'excellent **François Lazarevitch** se joint au violon et à la viole (La Livri), la tonalité d'une douceur rayonnante, entre tendre volupté et tristesse mélancolique, les interprètes accordés trouvent le ton juste, voire envoûtant: on aimerait connaître Livri entre autres, dont la pièce éponyme brosse un portrait bien séduisant (en vérité l'un des protecteurs du compositeur mort récemment). Même constat pour la pudeur (autobiographique?) de La Timide où la flûte allemande atténue l'incisive agressivité du violon. Et que dire pour clore le chapitre des réserves, du pincé sec du violon dans les Tambourins du IIIè Concert, aigreur acide bien peu enjouée et fidèle au soleil des danses qui ont la Provence pour origine…. Pour autant la vitalité de La Rameau (concession du maître à lui-même), l'engagement de La Forqueray, la berceuse secrète et mystérieuse de La Cupis, la grâce purement chorégraphique de La Marais accréditent pour les plus réservés la haute valeur musicale de cet album Rameau dont les options et partis divers ne manqueront pas de susciter réactions et débats.

le clavecin royal et concertant de Rameau

Mais au cœur de ce programme des plus réjouissants, d'autant plus opportun pour la prochaine année Rameau 2014, s'affirme **le clavecin de Bruno Procopio**: l'ex élève des Rousset et Hantaï y confirme son immense talent, son intelligence interprétative, une finesse flamboyante qui éclaire le génie d'un Rameau touché par la grâce. Belle idée de souligner la place centrale dans l'œuvre du Dijonais en ajoutant 5 des 7 pièces composant la Suite en la du IIIè Livre de clavecin de 1728: ici se succèdent Allemande, Courante, Sarabande… d'une

exaltante euphorie intimiste, où les doigts experts savent relever les défis techniques et poétiques du jeu des » Trois mains » et de la Triomphante finale, habilement et légitimement retenue en conclusion superlative. Le choix du clavecin (copie d'un Rückers avec petit ravalement dans le style français) ajoute à la perfection du jeu de Bruno Procopio: au timbre clair de l'instrument répondent aussi la puissance et la rondeur d'un son chantant, souvent bondissant.

Révérence à la superbe Sarabande, dont la noblesse et la tendresse sont magnifiquement exprimées: la claveciniste saisit tout ce que l'écriture de Rameau sait s'enivrer d'un monde sonore pur qui place au dessus de tout le génie musical; la musique sans les paroles se fait chant, drame, tissu émotionnel… Ramélien de cœur, Bruno Procopio réalise un acte de foi. Heureuse année 2013 qui voit aussi paraître presque simultanément un second cd Rameau, mais non pas intimiste, plutôt symphonique et chorégraphique, dédiée aux ouvertures et ballets de Rameau, de surcroît avec un orchestre peu familier du Baroque français, l'Orchestre Symphonique Simon Bolivar du Venezuela. Autre programme, autre défi… pleinement relevé là encore.

Jean-Philippe Rameau: Pièces de clavecin en concert (1741). Nouvelles Suites de pièces de clavecin (1728). Patrick Bismuth, violon? François Lazarevitch, flûtes allemandes. Emmanuelle Guigues, viole de gambe. 1 cd Paraty 412201. Durée: 1h19mn. Enregistré en 2012.